

THE BEACH BOYS "Good vibrations" (EMI)



D'abord, on reste pantois devant l'objet, comme intimidé, furieux aussi d'avoir dilapidé le stock de dithyrambes pour d'autres qui le méritaient autant, moins peut-être, comment savoir... Cette avalanche de coffrets - rétrospectives finit par user les appétits les plus féroces, proches désormais de l'indigestion, de l'écoeurement. Qui, par exemple, serait assez inconscient pour s'enfiler d'une traite l'intégrale des épisodes du "Prisonnier" et, de surcroit, en retirer un quelconque plaisir ?... Il manque à ces boîtes le recul, le temps nécessaire à l'assimilation, quand tout va si vite autour... Dans le cas des Beach Boys, c'est rien moins que trente années quasi ininterrompues de musique qui sont ainsi données en pâture, des premiers balbutiements millésimés 1961 jusqu'à ce "Kokomo" de 1988, pas si honteux que cela au demeurant, le tout résumé en cent-vingt morceaux répartis sur quatre CDs, augmentés encore de deux CDs bonus, dont un parfaitement indispensable... N'en jetez plus, la coupe est pleine, d'autant que les inédits de rigueur foisonnent... Ce n'est pas la moindre des qualités de "Good vibrations" que de démontrer la constance d'une oeuvre qui, jusqu'en 1977 au moins, est toujours passionnante et ne saurait en tout cas se réduire à quelques tubes et à "Pet sounds". On frôle l'overdose certes, mais la dope n'est pas coupée, d'une qualité presque inédite... L'autre leçon de ce coffret, pour les candides tout au moins, c'est que Brian Wilson n'est pas les Beach Boys. Bien sûr, jusqu'en 1966, il contrôle quasiment tout, composant, produisant, dirigeant l'essentiel de l'oeuvre de la petite chorale. Mais après le naufrage de "Smile", le reste de la troupe, et singulièrement les deux frères, Carl et Dennis, comme contaminés par le génie irradiant de Brian, affirment leur talent de compositeurs, émaillent les disques de leurs chansons, s'enhardissent, dans le cas de Dennis, jusqu'à l'exercice solo (le splendide "Pacific ocean blue"). La réhabilitation des Beach Boys en tant que groupe se devait d'être acquise. C'est désormais chose faite. L'audience est levée, faites évacuer la salle ! Concentrons nous dès lors sur la musique. Le premier CD pourrait s'intituler : l'émergence d'un génie, Brian Wilson. Celui-ci, envoûté par les vignettes de Chuck Berry et les choeurs des Four Freshmen, fasciné par le surf, les voitures, les filles, la fête, bref l'univers des teenagers de ce début des 60's qui n'est pourtant pas le sien, aiguillonné par la concurrence des Spectors, Motown et autres Beatles, va élaborer une kyrielle de hits, véritable bande-son de l'Amérique insouciant de cette époque. Derrière l'euphorie, les premières félures. Brian, complexé par un père tyrannique et un physique qu'il juge embarrassant, ne supporte pas les tournées, se met à boire, limite sa vie aux studios où il se réalise pleinement. Petit à petit, l'oeuvre prend corps, la folie s'immisce. Le deuxième CD est celui de toutes les apogées. Apogées de la première manière tout d'abord. Avec l'album "Summer days (and summer nights!!)", les singles "California girls" et "The little girl I once knew", Brian est allé au bout d'une veine. Symboliquement, il ose reprendre un morceau de Spector. Il est temps pour lui de passer à autre chose. Ce sera "Pet sounds", l'Everest, peut-être la plus belle réussite de l'histoire de la pop. Désormais sûr de son talent, il veut aller plus loin. Mais les drogues, la folie, la pression, "Sergent Pepper's" feront capoter le projet "Smile", qui ne verra jamais le jour. On en connaissait quelques bribes, essaimées sur divers albums, tels "Cabinessence" sur "20/20" ou "Surf's up" sur l'album du même nom, où l'art de Brian, ce sens mélodique fulgurant et bouleversant, ce don d'arrangeur hors du commun, atteignent leur paroxysme. En voici d'autres, totalement inédites et qui laissent perplexe. Qui pourrait décrire cette pièce montée insensée qu'est "Heroes and villains", où viennent sans cesse s'empiler les sons, les voix, les instruments, les mélodies, jusqu'à plus soif, jusqu'à satiété ? ... Toute la démesure, tout l'échec de "Smile" sont inscrits dans cette séquence hors norme. Restent ces inédits, d'une beauté surnaturelle proche de la douleur, empreints de la folie de leur créateur et qui, bien sûr, justifient à eux seuls l'achat de ce coffret, tant il est vrai que le mythe n'a pas de prix. Le troisième CD est magnifique. Certes, le génie de Brian ne s'y exprime plus que par convulsions, comme s'il refusait de mourir, avivant encore et toujours les regrets avec un "Till I die" majestueux et déchirant. Mais, on l'a vu, le talent des quatre autres peut alors pleinement s'exprimer, lors d'une série d'albums étrangement apaisés et sereins, véritablement exorcisés. De "Smiley smile" (l'indispensable succédané de "Smile") jusqu'à "Love you", en passant par "Sunflowers" ou "Holland", tous sont recommandables. On mettra cependant "Friends" en exergue, sûrement le plus beau avec "Pet sounds" et en tout cas, le préféré de Brian Wilson. Passons rapidement sur la deuxième moitié du quatrième CD (radotage de quinquagénaires précocement séniles), pour s'attarder sur l'un des deux CDs bonus, où sont révélées les méthodes de travail de Brian. On l'y voit ainsi élaborer "God only knows", diriger les musiciens, trouver de nouveaux arrangements. Passionnant et révélateur. A l'exact opposé d'un Syd Barrett que les studios semblaient angoisser, paralyser, on sent chez Brian toute l'euphorie de la création, tout le ferment d'une oeuvre unique et exceptionnelle, tout le génie, désormais foudroyé, d'un homme fourbu d'avoir cotoyé la beauté de trop près. (Gilles Dupuy)

